

LES PETITS CERCUEILS

Des enfants ne me parlez pas !
Cela vous meurt entre les bras.
Le petit être
Que cette mère a souhaité
Aurait mieux fait, en vérité,
De ne pas naître !

Ah ! sublimes tressaillements,
Ivresse de tous les moments.
Qui peut vous rendre ?
Comme d'un nimbe illuminé,
Adorer l'enfant nouveau-né.
Le voir, l'entendre !

A peine est-il à son réveil.
Qu'on sent comme un plus chaud soleil
Qui vous féconde !
Pourvu qu'il vive, tout est bien :
Ce corps chétif, qui n'était rien,
Est tout un monde !

On se dédouble en son enfant :
Contre Dieu même on le défend !
On rit, on chante !
L'épouse devient, en un jour,
Encor plus sainte pour l'amour,
Et plus touchante !

A ces jolis êtres bercés
On fait des destins insensés :
On est prophète ;
Et l'on trouve étroit l'avenir
Pour tous les biens qu'on fait tenir
Sur cette tête.

Et, soudain, le mal est venu :
Tout revêt un deuil inconnu,
Tout devient sombre !
Votre regard, le jour, la nuit,
Ne voit plus qu'un berceau qui luit
Même dans l'ombre.

On croyait—rêve paternel !—
Ce foyer d'amour éternel :
Il faut tout craindre !
On n'a qu'un pâle petit feu,
Qui lutte encore, brille un peu,
Et va s'éteindre !

On sent que tout veut s'arrêter ;
On voit la lueur trembloter,
Mourir la flamme ;
On voudrait, pour la rallumer,
Dans ces yeux qui vont se fermer,
Couler son âme ;

Réchauffer ces pieds déjà froids,
Voir s'arrondir ces petits doigts
Aux ongles roses,
Et s'ouvrir, pour vous appeler,
Ces lèvres qui semblaient parler
De tant de choses !

Ce corps mignon, ce front si beau,
Il faut tout mettre en un tombeau !
L'âpre nature
—Vain caprice, ou cruel devoir !—
Inflige au cœur, sans s'enouvoier,
Cette torture !

Combien s'en vont dès qu'il sont nés,
Sitôt à l'air, sitôt finés,
Fleurs mal écloses :
Petits morts qui ne comptent pas,
Et qu'on ne pleure que tout bas,
Les portes closes !

Leur départ ne fait point de bruit ;
Le plus souvent on les conduit
Sans nul cortège :
La foue est faite à ce chagrin !
La boîte est comme un grand écriin
Qui les protège.

Dans la rue on la voit passer,
Le long des maisons se glisser,
L'étroite bière ;
Et, couvant des yeux le drap blanc,
Seul parfois le père, en tremblant
Suit par derrière.

Il voit son trésor emporté,
S'arrête ou chancelle hébété,
Tel qu'un homme ivre !
—Hélas ! Dieu fait-il des essais ?
Pourquoi, petit, si tu naissais,
N'avoir pu vivre ?...

Non ! ne m'en parlez jamais !
Je les voulais, je les aimais
Comme on les aime !
Mais, quand je songe à tous ces deuils,
Quand je vois ces petits cercueils,
J'ai peur moi-même.

Ah ! plutôt que d'être éprouvé,
Que jamais ce bonheur rêvé
Ne s'accomplisse !
Ecarte-le, Dieu de bonté,
S'il doit un jour être acheté
Par ce supplice !

EUGÈNE MANUEL.

LES

GIBOULÉES DE LA VIE

PAR

Mme CLAIRE DE CHANDENEUX.

DEUXIÈME PARTIE

V

(Suite)

—Mon beau-fils !... vous êtes étrangement cruelle, ce soir.
—Voyons, mon ami, il faut pourtant, entre nous, reconnaître la vérité. Cet enfant difforme, hideux, est le fils de votre femme, une veuve que vous avez épousée en légitime mariage, ce me semble. Qu'avez-vous à dire à cela ?

—Rien, sinon qu'il est humiliant de me le rappeler.
—Allons donc ! que vous avez fait une bêtise en vous chargeant par amour... car il paraît que c'était par amour !... d'une veuve qui eût pu être votre sœur aînée, et d'un avorton inavouable, c'est un point acquis. Mais que vous n'avez pas la force de regarder la chose en face, ce n'est pas digne de vous.

—Enfin, où voulez-vous en venir ?
—A vous préparer tout doucement à voir la mère désolée vous ramener le fils de ses premières années.

—Me le ramener !... Perdez-vous la raison ?
—Oh ! mon Dieu ! mon ami, il vous sera bien difficile de résister aux larmes d'une femme. Séchées pendant quelques années d'éloignement, elles vont redoubler d'intensité après cette réunion tardive. Et vous serez vaincu.

—Avez-vous donc oublié que j'ai résisté toujours, et que c'est vous-même...
—Ah ! de grâce, ne me donnez pas un rôle dans ce petit drame bourgeois. Il ne me plaisait pas de rencontrer dans le salon où vous aviez quelque plaisir à me voir, ce magot de potiche, cette tête sans corps, et, plutôt que de le voir sans cesse, je préférerais de cesser mes visites, voilà tout. Où, prenez-vous, je vous prie, autre chose ?

—Ah ! vous saviez bien que votre présence m'était plus chère que tout au monde ; et me la refuser, c'était me contraindre à prévenir vos désirs secrets. Le pauvre infirme fut sacrifié. Mais ce que vous paraissez avoir oublié, ce sont les luttes soutenues, les pleurs versés, les scènes de douleur maternelle. Il y a des heures où je me suis trouvé odieux, où j'ai donné à Sidonie le droit de me trouver barbare. Enfin, l'enfant est parti, parti pour ne revenir jamais ; et j'ai défendu à la mère de prononcer en public le nom de son fils. Oui, vous avez tout oublié cela... c'est-à-dire la paix de mon intérieur brisée.

—Je n'ai rien oublié, dit-elle paisiblement.
—Eh bien ?...
—Eh bien ?...
Elle n'acheva pas. La parole commençait mourir dans un séduisant sourire, qu'un regard voilé sembla commenter ainsi : « Je vaudrais mieux que la paix de votre intérieur. »

Regard et sourire eurent, du reste, tant de puissance que, malgré cette courte révolte, M. de Pernissan se rangea immédiatement à leur avis.

VI

La prudente observation de M. de Thièblemont n'avait point retenu Thérèse, lorsqu'un jour, à l'heure habituelle de la visite de Charles Aurèle, ce fut sa vieille servante dauphinoise qui vint annoncer à Molevent une grave indisposition de son maître.

La veille, en se faisant rapporter du petit château à Nagel, il avait voulu s'arrêter près de cette source ombragée où Thérèse, emportée par son cœur, lui avait promis un jour de lui ramener sa mère.

Malgré la fraîcheur, dangereuse en cette saison, de l'abri qu'il avait choisi, peut-être pour y songer tant à celle qui avait promis qu'à la promesse elle-même, M. Aurèle s'y était imprudemment oublié fort longtemps.

Il entra, se plaignit de frisson, passa une nuit fiévreuse et ne put quitter le lit. Tandis que la vieille servante racontait ces détails à Molevent, un domestique était allé chercher un médecin à la ville.

Le médecin et M. de Thièblemont se rencontrèrent au chevet de Charles moins d'une heure après. La fièvre augmentait ; autant qu'il était permis de le conjecturer, d'après les symptômes encore mal dessinés, le pauvre infirme était menacé d'une angine.

A l'énoncé de cette crainte, Thérèse ne consulta que sa droiture, et, négligeant cette réserve extrême qui l'avait portée à dissimuler le lieu de sa retraite—tandis que son mari, secrètement jaloux, le cachait également—elle écrivit à Sidonie de Pernissan une lettre alarmée qui pouvait se traduire ainsi : « Je sais votre secret ; votre fils est gravement atteint. Il vous désire. Venez près de lui ou près de moi, mais venez. »

Cette lettre devait, en effet, amener Sidonie ; mais elle devait avoir d'autres effets que sa candeur n'avait pas même entrevus. Le train qui emportait Sidonie vers le Dauphiné ne précipitait pas son allure au gré de l'impatience de cette femme énigmatique en qui la mère se réveillait, pleine d'angoisses tardives.

A cette heure sombre, bercée par la plainte éternelle de la locomotive, ardente à poursuivre une course fiévreuse, madame de Pernissan se demandait avec une immense surprise comment elle avait pu préférer quelque chose au monde à son enfant.

Sa passion pour son mari, sa jalousie, ses concessions, ses tortures morales, tout était oublié. Il ne restait qu'une mère, coupable d'avoir choisi entre deux devoirs en inclinant vers le plus doux.

A Saint-Marcellin, quoique brisée par tant d'heures de wagon et d'insomnie, elle se procura une voiture, sans même se donner le temps de prendre un bouillon, et obtint du cocher une allure inusitée en lui promettant triple course.

Dans la montagne, un peu après Molevent, elle renvoya la voiture, trouvant plus expéditif de grimper par la traverse dans les chemins à pic.

Quand, du haut du petit plateau de Nagel, elle découvrit la blanche maison, des pleurs, les premiers, gonflèrent ses yeux brûlants.

En courant, elle descendit le versant du plateau et vint sonner, toute tremblante, à ce logis, qui était le sien, et où on la connaissait si peu.

Le domestique qui vint ouvrir faisait même mine de ne pas la recevoir, quand, l'écartant d'un geste d'autorité :

—Comment va mon fils ? demanda-t-elle.

A sa voix, la vieille servante accourut. Déjà Sidonie entra sur la pointe des pieds dans la grande chambre du rez-de-chaussée, où elle avait autrefois installé le pauvre infirme.

La chambre était très éclairée par deux fenêtres dont les vitrages ouverts laissaient pénétrer l'air pur de la montagne jusqu'à la gorge embarrassée du malade.

Thérèse était debout près du lit, soufflant sur une tisane ; M. de Thièblemont, assis un peu plus loin ; le docteur, sur le coin de la cheminée, écrivait une ordonnance.

Si léger que fût le bruit de ses pas, chacun se retourna, surpris : M. de Thièblemont fit un geste où le dépit le disputait à l'étonnement. Le docteur essuya ses lunettes, tout en saluant, pour bien voir cette nouvelle venue.

Thérèse lui adressa un radieux sourire.

Madame de Pernissan alla droit au lit, s'y laissa glisser à genoux, et mettant sa tête au niveau de celle de son fils :

—Me pardonnes-tu, mon enfant ? souffla-t-elle.

Le parfum pénétrant qui s'échappait des mille boucles folles de Sidonie la fit reconnaître à Charles autant que ses humbles paroles.

Les sons ne s'exhalèrent plus de sa gorge obstruée ; il fit un effort pénible et n'articula qu'une sorte de plainte. Mais ses yeux clos tressaillèrent, et sa main se souleva lentement jusqu'à la tête inclinée.

La main pâle caressa la chevelure odorante ; les doigts se perdirent dans les boucles déroulées, tandis qu'un mouvement instinctif de l'avant-bras retenait prisonnière la mère sur le cœur de l'enfant. Mais la mère sentait bien que des sentiments contraires se disputaient ce triste cœur...
Longtemps après, quand Sidonie releva son visage baigné de larmes, elle ne vit plus que le docteur qui attendait, dans un silence respectueux, la fin de cette mutuelle étreinte.

Un mot de M. de Thièblemont lui avait fait comprendre à quelle personnalité inattendue il avait affaire. Il lui remit l'ordonnance, expliqua les précautions à prendre, les soins à donner, promit de revenir dans deux heures, et se retira.

Il allait sur un autre point de la vallée de l'Isère visiter un vieillard mourant. En vérité, il redoutait fort d'avoir deux inguérissables à soigner dans ces parages.
Restée seule, Sidonie reprit sa pose humiliée près de Charles et, doucement, lui demanda :

—M'entends-tu ?

Il fit signe qu'il entendait.

—Regarde-moi.

Avec peine il ouvrit les yeux. Dans ce regard noyé passa comme un sourire.

—Ecoute, mon bien-aimé, dit-elle ; je t'ai donné le droit de me maudire, puisque je t'abandonnais ; pourtant, j'ai souffert assez pour oser me défendre au moins contre ton ressentiment. Je t'aimais bien, va, mon pauvre enfant ! et jamais, jamais, je ne comprendrai comment un amour sinon plus fort, du moins plus exigeant, a pu te disputer mon cœur !

Non, ce n'est pas mon cœur que M. de Pernissan t'a pris ; mon cœur n'a cessé d'être tien. C'est ma vie matérielle, mes heures de chaque jour, ma liberté absolue...
Sais-tu où est ma faute, mon aimé ? c'est d'avoir permis qu'il me dit : « Choisissez entre votre fils et votre mari ! » J'avais le droit de répondre : « Mon fils, le premier dans mon affection, ne quittera pas sa mère. » J'ai été lâche... oh ! je t'en prie, devine ce que j'ai opposé de résistance avant de t'exiler ici !...

Mais ce que tu ne saurais deviner, ce sont les remords, les révoltes qui ont empoisonné mon existence loin de toi. Toutes les punitions m'ont été infligées... et je les acceptais, vous-tu, en songeant qu'elles me faisaient durement expier ton abandon.

Une femme qui n'a pas su rester mère avant tout a perdu le droit de se plaindre quand l'épouse n'est plus respectée en elle.
Et pourtant, méconnue, humiliée, mentant au monde en me composant un visage serein, je sens bien, Charles... mon Charles, que des deux plaies que je porte, toutes saignantes en moi, c'est encore la plaie de la mère qui l'emporte sur celle de l'épouse.

Cette confession, cher aimé, je ne l'ai faite jamais ; je te la devais, la voici. Il faut que tu entrevoies l'expiation qui m'est imposée pour me pardonner la faute.

Ma lâcheté et mon égoïsme sont morts. C'est ta mère vaillante et régénérée dont tu caresses les cheveux... Que je sente la pression de ta main sur mon front en signe de généreux pardon !

Elle s'arrêta, écoutant le râle pénible qui s'échappait de la poitrine du malade, haletante elle-même, des larmes plein les yeux.

Elle attendit un peu. La sueur en perlait à son front, car cette immobilité, c'était le pardon refusé par son fils.

Tout à coup, la main brûlante s'appuya doucement, tendrement, sur son front moite. Cette confession ardente et troublée avait brûlé du feu de la compassion le dernier ressentiment du malheureux abandonné.

Et cette fois, la mère, palpitante, sentit bien qu'elle était pardonnée !

Le soir, le docteur constata de l'aggravation dans l'état du malade. La nuit fut des plus mauvaises. Le baron, Thérèse et M. Pellegrin la passèrent tout entière à Nagel, se relayant, pour aider Sidonie, dont l'énergie dépassait toute croyance.

Ni le voyage, ni l'émotion, ni l'angoisse grandissante n'abattaient ce corps frêle qu'une âme nouvelle aimait.

Elle se faisait peu d'illusions, si peu même qu'elle fut la première à exiger la présence d'un second médecin.

Celui-ci dut se borner à approuver le traitement suivi par son frère, sans manifester l'espoir d'enrayer la marche terrible de l'angine couenneuse.

Un prêtre vint à ce chevet, miséricordieux et doux, parler de repos et de joie céleste au pauvre paria.

Qui ne connaît, au moins par la terreur qu'elle inspire, cette dangereuse et cruelle maladie ?

Celle qui atteignait le pauvre infirme était parvenue en quelques jours au dernier degré de gravité.

Les deux docteurs avaient vainement employé à la combattre tous les moyens connus. Quand l'émétique, les sangsues, les cautérisations, les saignées demeuraient sans effet, il ne restait plus qu'à pratiquer la difficile opération que la médecine moderne essaye d'opposer au mal.

Devant cette suprême ressource, le docteur Gaillard, le